

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Emile GILLABERT

Les sentiers de Brocéliande de Marcel
Michelet

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1942, tome 41, p. 272-275

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

Les sentiers de Brocéliande

Dans maints passages de son roman, *Le village endormi*, « ce calme et austère berceau d'existences pleinement humaines », M. Michelet s'était montré poète avant la lettre. Aujourd'hui, il nous présente *Les Sentiers de Brocéliande*.

Le titre de ce livre déjà est évocateur par lui-même : il renferme une sonorité musicale qui certes n'eût pas échappé à Péguy, lui qui était si sensible aux beaux noms du pays de France.

Les Sentiers de Brocéliande sont la symphonie d'une âme assoiffée de grandeur, et d'une nature qui magnifie à tout instant l'Esprit du Seigneur qui envahit la terre. Cette symphonie se développe en une prose imagée ou en vers réguliers lorsque la méditation lyrique a besoin du chant pour s'exprimer pleinement.

Faisons silence avant de parcourir les sentiers de Brocéliande et de suivre Perceval à la quête de sa joie. Chevalier intrépide, il avance vers le plus parfait des accomplissements : soldat et croyant, il marche au sacrifice, il part à la recherche du Saint Graal. Le Graal représente le but de son cheminement terrestre, mais aussi la cime de son ascension spirituelle. Ce vase qui a contenu le sang du Christ est perdu, il doit être retrouvé et ne peut l'être que par un chevalier au cœur pur.

Voilà Perceval jeune et généreux sur la route ardue ; toutes les promesses sont en lui. Hélas, une voix séductrice dans la bouche de Conduiramour vient le charmer : elle lui montre pour le séduire les sentiers fleuris et les « paradis d'amour ». Mais Perceval a connu « la beauté sanglante et aimable » et l'ivresse de l'Amour. Il se ressaisit à la voix de la Recluse :

Du fond de cet abîme, oh ! je crie et je pleure,
Qu'il est dur le chemin, mon Dieu, vers ta demeure !

Pendant Conduiramour n'a pas déposé les armes ; ses sollicitations se font plus pressantes et plus subtiles. Perceval, est de ces êtres de choix qui ont le don d'entrer en communication poétique avec l'univers et de découvrir l'harmonie de la nature où « les parfums, les couleurs

et les sons se répondent ». Conduiramour le sait bien : écoutez plutôt comme elle lui parle : « Perceval, douce victime de ma joie, écoute le printemps de Brocéliande ! »

La lune était d'argent sur la crête des chênes,
Elle étendait sur les forêts son bleu manteau ;
Les sentiers infinis sous des voûtes sereines
T'ont dirigé vers le bonheur de mon château...

Ceux que le ciel a comblés de ses dons sont souvent exposés plus que d'autres à la voix des sirènes trompeuses. Ainsi Faust dans son ambition de tout savoir conclut un pacte avec Méphistophélès. Le suppôt de l'enfer sait exploiter le côté faible des créatures. Il promet à Perceval le bonheur terrestre et la possession du monde :

Ne cherche pas dans le ciel ce qui est sur la terre
Le silence, l'amour et notre maison solitaire !

Mais la voix de la Sagesse se fait entendre dans le cœur lacéré de Perceval :

Perceval, Perceval, qu'as-tu fait de ta joie ?...

Le chevalier a bu à la fontaine de vie et il pourra dire dans l'âpreté de sa lutte :

Toutes les fontaines du monde ne calmeront pas ma soif.
Tous les printemps du monde ne soutiendront pas mon cœur.

La douleur de Perceval prend parfois une intensité frémissante qui s'exprime en des vers d'une rare beauté :

Ah ! Seigneur, que je sais, maintenant, la douleur
De crier dans la nuit, sans espoir, vers ton cœur !

Je suis seul pour jamais au cœur de ma misère !

Mais Dieu n'abandonne pas ceux qui crient vers Lui dans leur détresse. Si le ciel semble parfois fermé, il n'est pas sourd aux lamentations de Perceval. Après la nuit, l'aube poindra, puis l'aurore radieuse. Cependant, il faut que Perceval meure d'abord à lui-même, comme le grain de froment.

« Oh ! que vienne au plus tôt, mon Dieu, ma mort humaine ! » La libération est à ce prix... elle vient et Perceval reprend son ascension vers la montagne. Son chant trouve des accents nouveaux. Il salue un monde nouveau dont il comprend maintenant l'harmonie et où il n'est plus un être de contradiction. Arrivé à la cime, il peut entonner le

cantique de la terre, celui de l'été et celui de l'automne ; ce ne sera jamais trop tard, puisqu'il a pénétré dès ici-bas dans la Nuit de la clarté.

Un grand souffle poétique anime *Les Sentiers de Brocéliande*. L'auteur nous fait vivre des heures de paradis. Il est de ceux pour qui le monde ruisselle de béatitudes, même dans l'adversité. Comment ne pas penser à la langue de Gide à la lecture de certains passages, dans le cantique de l'été, par exemple ? « ... J'allais par les sentiers ; la vague des épis, sans relâche, mettait le vertige dans mes yeux. Je parlais à travers mes larmes, et je disais aux moissonneurs de me rendre l'été qui s'évanouissait parmi la houle des froments ; mais ils ne voulaient pas m'entendre. »

Chez Gide, nous rencontrons cette même communion avec toute la nature et aussi ce climat où la poésie touche à la religion. Cependant, il est facile de déceler la différence fondamentale entre la religion de Gide et celle de l'auteur des *Sentiers de Brocéliande*. S'adressant à Nathanaël, Gide lui donnait ce conseil : « ... crée de toi, impatiemment ou patiemment, ah ! le plus irremplaçable des êtres. » Tandis que M. Michelet fait dire à Perceval par la voix de la Recluse : « Ne travaille pas à être sur terre le plus irremplaçable des hommes. »

Gide veut vivre la plénitude de l'être qui s'accomplit en cultivant ses ressources de sentir et d'aimer : pour cela, il ne fait pas entrer le temporel dans l'éternel, mais, comme le dit André Rousseaux, il veut installer l'éternel dans un temporel vidé de lui-même. Egocentrisme d'un être qui retourne à soi les plus pures délectations et qui prend son « essor » uniquement pour jouir des délices de son élévation. Gide rayonne pour se complaire dans sa propre lumière.

Par contre, M. Michelet nous montre qu'on ne peut pas échapper à la condition humaine, même pourvu des dons poétiques les plus merveilleux pour transfigurer le réel. André Gide a pu écrire, il est vrai : « C'est en se renonçant que toute vertu se parachève. » Mais cette mortification qu'il préconise, il l'exerce dans le but de rendre plus transparent le voile qui tient le commun des hommes

séparé du monde poétique. Tandis que Perceval apprend de la divine Sagesse qu'il doit mourir à lui-même pour renaître d'une vie nouvelle et féconde. Dans son ascension, il opère cette liaison indissoluble entre le spirituel et le temporel. Cette coïncidence entre son ascension terrestre et spirituelle est un symbole, mais un signe de bonté de la part de la Providence prodiguant la beauté sur notre chemin pour le plaisir de nos yeux, sans doute, mais aussi pour notre élévation spirituelle.

Quel cadre plus grandiose pour l'ascension de Perceval que ce haut pays du Rhône ! Et quelle voie plus belle pour y accéder que le fleuve, « le chemin d'honneur de cette immense cathédrale ». « Les monts de tous côtés taillés comme des murs, nous réservent le ciel. »

Perceval a lavé ses plaies dans les eaux du Rhône ; les coteaux lui disent l'âpreté du sentier, mais le vert des prés lui parle d'espoir, tandis que les eaux des glaciers et des névés lui chantent un paradis de pureté. Au-dessus, il n'y a plus qu'un ciel d'un bleu intense pour l'aspirer.

Ce pays sévère et violent a des prodiges de bonté et de tendresse envers celui qui sait se pencher amoureuxment pour écouter battre son cœur. M. Michelet n'est pas le premier à avoir fait ce geste avec le recueillement du poète, mais, après Claudel, aucune voix peut-être ne s'est élevée plus pure pour chanter la haute vallée et son fleuve.

Sachons gré à M. Michelet de nous avoir conduit d'une main si sûre par les Sentiers de Brocéliande. En ces temps de vie agitée et toute extérieure, il nous a ménagé l'occasion de nous replonger dans une atmosphère de sérénité et de beauté.

Nous nous en voudrions de terminer sans relever la présentation typographique parfaite de ce livre. Il est réconfortant de rencontrer une œuvre exécutée avec l'esprit et le cœur que mettait autrefois le peuple à tailler ses cathédrales.

Emile GILLABERT